

Le livre et la poutine à l'italienne sur son lit de truffes au madère

Pierre Popovic

Volume 48, Number 1 (271), February 2006

Montréal : capitale mondiale du livre?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60750ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Popovic, P. (2006). Le livre et la poutine à l'italienne sur son lit de truffes au madère. *Liberté*, 48(1), 44–49.

Le livre et la poutine à l'italienne sur son lit de truffes au madère

Pierre Popovic

Dans la *capitale mondiale du livre*, Montréal, il serait normal que le lecteur curieux dispose de réflexions et de textes substantiels lui permettant de s'orienter, de se diriger vers l'objet de sa passion, le livre. Ni la radio ni la télévision ne remplissent aujourd'hui cette mission. La seconde nommée est particulièrement déprimante de ce côté puisqu'elle pourrait user de sa qualité de plus « populaire » des médias pour procéder à une œuvre de vulgarisation intelligente sur grande échelle. Elle n'accueille malheureusement la littérature que si l'écrivain a plusieurs gros *best-sellers* derrière lui (Marie Laberge), s'il est l'auteur d'un « livre-culte » (*Da Vinci Code* et compagnie) ou s'il offre une image médiatique colorée (Maurice G. Dantec). En d'autres termes, le livre littéraire n'accède aux tréteaux de la télé que s'il a des chances de ne pas nuire aux statistiques de l'audimat.

Mais le lecteur curieux ne se laisse pas démonter pour autant. À l'instar du grand poète Omar al-Khayyam, admirable auteur des *Rubâ'iyât*, il refuse de « plante[r] l'arbre de la tristesse dans son cœur » et « reli[t] chaque matin quelques pages du livre de la joie ». C'est pourquoi il se précipite avec confiance vers les « cahiers des livres » des grands quotidiens. Là, se dit-il, doivent se trouver des présentations critiques lumineuses, susceptibles de lui faire savoir de quoi parlent les nouveaux livres et de guider ses pas dans les avenues littéraires de la *capitale mondiale du livre*. Détresse et désenchantement ! Stupeur et consternation ! Immense désolation de la plaine où la neige trop certaine luit comme du sable ! Parcourant les pages de ces « cahiers », quelquefois presque introuvables, le lecteur curieux n'a à se mettre sous la dent que des clichés exsangues, des amphigouris

clownesques, des approximations pénibles, des jugements arbitraires, des salmigondis volontaires. En voici un aperçu.

Ce qui se dit du livre est inondé de clichés et d'expressions préfabriquées qui ne disent à peu près rien. Dans la presse littéraire, le *destin* est toujours *incertain*, l'*issue* toujours *improbable*, le *matin* *petit*, la *nuît* *longue*, le *narrateur* *tourmenté*, l'*ivresse* *douce*, la *torpeur* *profonde*, la *dignité* *perdue*, les *paysages* *vastes*, la *randonnée* *mortelle*, la *beauté* *atypique*, le *party* *apocalyptique*, l'*innocence* *pure*, la *pureté* *innocente* et les *démons* toujours *intérieurs*. Un personnage, l'auteur et le narrateur sont (*hyper*)*sensibles*. Le *chaos* est *indescriptible*, la *douleur* *indicible* et les sentiments *aux confins de l'inexprimé et de l'inexprimable*, ce qui est la moindre des choses puisque l'œuvre littéraire est pleine de *mystère(s)*. La *réalité* est *complexe*, mais la *complexité* est *irréelle* et la *sexualité*, si elle n'est pas *ambivalente*, est *équivoque*. Malgré les nombreuses *forces obscures* et les *pulsions violentes*, les choses *fraient leur chemin* une fois crevée la *bulle de l'enfance*. Le *premier roman* est *audacieux et prometteur*, alors que le *dernier* *va plus (ou moins) loin*. Quand l'*innocence* n'est pas *pure*, elle est *corrompue*; quand la *pureté* n'est pas *innocente*, elle est *souillée* ou, pire, *fissurée*. Les *images* sont *fortes* ou *trop crues*, le récit est *senti*, la *mise au point* est *éclatante*, quoique le *plaidoyer* (?) soit *sans fard*.

Bien sûr, il est impossible de faire du compte rendu littéraire sans utiliser volontairement ou malgré soi des clichés et divers mots du jour. Mais ce qui frappe ici, outre leur côté vieillot, c'est leur abondance. Ils prennent toute la place, il n'y a rien à part eux. La présence des adjectifs les plus prévisibles est obligatoire et doit sans doute provenir d'un désir de faire chic. Il ne faut d'ailleurs pas sous-estimer la nuisance de ce prêt-à-écrire: il crée un vernis de fausse profondeur qui recouvre une vision manichéenne et crypto-janséniste du monde. Si vraiment le roman d'aujourd'hui ne dit que cela, s'il se contente de montrer

des *natures humaines naufragées* et des « héros à l'âme sombre, ravagée et barbare [...] entouré[s] de forces ténébreuses¹ », il ne vaut pas tripette et ressemble à s'y méprendre aux pires réalisations du roman populaire d'il y a cent cinquante ans, ce qui ne serait nullement rédhibitoire si ne lui était accordée la prétention d'être tout autre chose. Un *héros pur et innocent* vit une *expérience inexprimable* dans un *monde laid et sordide*, il *paie le prix* [sic] et s'en retrouve *blessé, mais vibrant* : telle est la matrice archi-redondante des récits que le lecteur curieux est invité à lire.

Les clichés susdits ont une autre caractéristique : leur tendance à l'agglomérat. Ils font des grumeaux. Souvent en effet, la conduite du compte rendu change d'allure, le ton suspend soudain son vol. Les phrases complètes cèdent la place à une belle nominale, qui est là pour marquer le coup, frapper l'imagination, faire profond. Catastrophe ! Le morceau de bravoure accumule les formules toutes faites et les enchaîne l'une à l'autre, comme dans cet exemple performant : « Des jeux innocents dans les ruisseaux clairs aux images trop crues qui brûlent les cils et renversent l'âme² ».

Si le lecteur curieux parvient à passer par-dessus ce tas d'expressions compassées, il n'est pas pour autant au bout de ses peines. Il faut néanmoins l'imaginer tenace. Il insiste, car il aimerait comprendre. Or, tout est fait pour qu'il n'y arrive pas. Les articles ressemblent à ces bibliothèques où le personnel s'efforce de ne pas prêter de livres. L'obstacle majeur à sa volonté de compréhension est la préciosité militante des énoncés. Ils sont souvent si contournés, si tordus, si tarabiscotés qu'ils deviennent grotesques ou défient l'entendement. Qui s'y mettrait en tirerait une anthologie au bout de trois mois. Est-il raisonnable qu'« une petite chienne [...fasse] basculer son comportement dans des zones d'ombre où se confondent réalité et présage³ » ? Est-il plausible qu'un recueil « adopte

¹ *Le Devoir*, 24 et 25 septembre 2005, p. F5.

² *Le Devoir*, 8 et 9 octobre 2005.

³ *Le Devoir*, 8 et 9 octobre 2005, p. F3.

la posture kitsch d'une poésie torride, jouant sur les références sexuelles avec un prosaïsme assumé⁴ ? Que faut-il exactement craindre devant « l'exemple de ces rencontres charnelles sans lendemain, où l'obsession du présent devient un miroir de notre stérilité⁵ », surtout si, une semaine auparavant, il a été question dans un autre article d'« épouses [qui] s'abîmaient dans le devoir⁶ » ? Qui a pu dire les splendeurs de « l'infusion des sentiments adolescents » et de « l'étroit jardinier de la prison intérieure », lesquelles splendeurs sont à l'actif d'« une écriture qui épouse les circonvolutions de la pensée sur la base de phrases [qui] se réveillent à peine d'une profonde torpeur⁷ » ?

Y a-t-il un relecteur dans la salle ?

Si oui, comment a-t-il fait pour ne pas prévoir que Freud allait se retourner dans sa tombe à la seule vue de cette mauvaise paraphrase : « Qu'elle soit à l'affût de l'inconscient n'y change rien : il joue en sourdine⁸ », ou de ces « quelques soupirs, raccordés au passé, où l'inconscient, cet énergumène intérieur, les tient fermement dans l'oubli⁹ » ? Était-il endormi le jour où sont apparues sur son écran des prouesses comme celles-ci : « les leçons de sagesse sont réduites à leur plus simple appareil¹⁰ », « Pendant que sa main gauche paralysée clame [etc.]¹¹ », « Une veuve loufoque agite ses sens¹² », « [X] raffermi le virage¹³ », « La mort, le sommeil, le temps [...] ont épousé son ciel de poésie¹⁴ », « Ce roman senti et habité en nombre ne prône pas

⁴ *Le Devoir*, 24 et 25 septembre 2005, p. F5.

⁵ *Le Devoir*, 24 et 25 septembre 2005, p. F5.

⁶ *Le Devoir*, 17 et 18 septembre 2005, p. F2.

⁷ *Le Devoir*, 17 et 18 septembre 2005, p. F4.

⁸ *Le Devoir*, 17 et 18 septembre 2005, p. F4.

⁹ *Le Devoir*, 15 et 16 octobre 2005, p. F4.

¹⁰ *Le Devoir*, 8 et 9 septembre 2005, p. F1.

¹¹ *Le Devoir*, 24 et 25 septembre 2005, p. F5.

¹² *Le Devoir*, 24 et 25 septembre 2005, p. F6.

¹³ *Le Devoir*, 17 et 18 septembre 2005, p. F2.

¹⁴ *Le Devoir*, 10 et 11 septembre 2005, p. F4.

pour autant la métamorphose de l'affligé¹⁵ », « Aujourd'hui sa prose se veut fédératrice et voluptueuse¹⁶ », « une généreuse part de ridicule pulsant au cœur de l'intime au quotidien¹⁷ », « asseoir les destins individuels dans leurs assiettes collectives¹⁸ » ? Parlant d'assiette, n'était-il pas dans la sienne le jour où il a laissé passer cette horreur : « Coïncée entre deux personnages antipathiques et languides [...], la gamine les avale du regard¹⁹ ».

De ces cadavres exquis involontaires, le plus triste est qu'ils respirent l'effort. Leurs auteurs ont pensé bien écrire et dire quelque chose de perspicace, de fort, de fin. Personne ne leur a dit que l'expression la meilleure était toujours la plus directe et la plus juste. Au contraire : il leur a été dit que, pour parler du livre, il fallait faire « songé ». Il leur a été dit que la littérature était une valeur mystérieuse, une essence à part, une chose indiscutable. Ils l'ont cru, c'est pourquoi ils écrivent en cherchant à produire des effets de mystère, c'est pourquoi ils reproduisent semaine après semaine les mêmes tournures creuses : cela leur évite de questionner vraiment la forme et de transformer les textes lus en question, travail difficile, risqué, mais sans lequel il n'y a pas de critique qui vaille.

Le résultat obtenu est un langage boursoufflé, maniéré et sémantiquement vaseux. Le pire est qu'une autre convention s'ajoute à cette préciosité récurrente. Elle touche, quant à elle, la forme d'énonciation. Il faut en effet paraître décontracté, au-dessus de son affaire et de son auteur, familier comme à la terrasse d'un bar. À côté des formules alambiquées, le lecteur curieux rencontre des « on se bidonne souvent²⁰ », « lui en remettre une tasse

¹⁵ *Le Devoir*, 22 et 23 octobre 2005, p. F3.

¹⁶ *Le Devoir*, 3 et 4 septembre 2005, p. F4.

¹⁷ *Voir*, 8-14 septembre 2005, p. 45.

¹⁸ *Le Devoir*, 15 et 16 septembre 2005, p. F4.

¹⁹ *Le Devoir*, 17 et 18 septembre 2005, p. F4.

²⁰ *Le Devoir*, 8 et 9 octobre 2005, p. F2.

[d'humour, au lecteur]²¹», « [Ce roman est] un drink tonique [...] qui nous secoue les puces sans ménagement²² ». À l'occasion, certains canards passent directement de la familiarité à l'injure : « l'œuvre d'un clown », « un homme puéril et complexé », auteur d'une « bouillie pour illuminé » sont des amabilités réservées à Michel Houellebecq, qui n'en espère probablement pas moins, mais dont le roman, *La possibilité d'une île*, n'a pas été l'objet de l'ombre d'une seule critique digne de ce nom²³.

Au bout de sa recherche, le lecteur curieux ne peut être plus dépité. Les articles portant sur le livre ne disent rien de substantiel. Ils « en parlent », peu mais mal, dans un langage composé²⁴, une sorte de « deux pour un », mêlant le faux raffinement et la familiarité plate. C'est un peu comme si un menu de restaurant annonçait une poutine à l'italienne sur son lit de truffes au madère. Les littéraires n'ont malheureusement pas le monopole de ce style. Depuis un bon bout de temps, les politiciens le chérissent également, pour des raisons et sur des modes différents. Mais c'est une autre histoire. Quoique...

²¹ *Le Devoir*, 3 et 4 septembre 2005, p. F3.

²² *La Presse*, 25 septembre 2005, p. 15.

²³ Positive ou négative, là n'est pas la question. Pour les injures citées, voir *Ici*, vol. 8, n° 49, 8 septembre 2005, p. 56.

²⁴ La plupart des exemples cités ont été extraits du *Devoir*. Le but ici poursuivi n'est nullement de proposer une critique de ce journal dont le « cahier des livres » reste le meilleur à des kilomètres à la ronde. Il n'est pas non plus de pointer quelques critiques particuliers (d'où le fait que, dans les notes précédentes, les renvois se font à des pages et des dates de parution, et non pas à des noms). Ce qui est visé, c'est l'expansion d'un langage superficiel et artificiel. Le raisonnement latent est le suivant : s'il se trouve des traces de ce sabir dans *Le Devoir*, alors c'est qu'il se rencontre ailleurs, peut-être sous une forme pire encore, et qu'il a gagné de larges parts de la presse culturelle (au sens le plus large du terme).